

Témoignage de Robert Mizrahi recueilli par Sylvie Orsoni le 01 septembre 2002.

Je suis entré au lycée Thiers en 6e A1. Il y avait 6 sixièmes, le latin était obligatoire. C'était en octobre 1942. Le professeur de lettres était monsieur Raymond, excellent professeur grâce auquel j'ai conservé le latin jusqu'au bac, première partie. Le professeur d'anglais, monsieur Thomas avait déjà une méthode active. Dès la première heure, il nous parlait en anglais. Il énonçait quelques mots, une phrase, puis disait « Repeat all together », mais nous n'étions que quelques-uns à répéter en essayant de comprendre. Au bout de deux mois, il revint à une méthode plus traditionnelle.

Je ne me souviens plus de mon professeur d'histoire. (J'ai deux noms en tête : Bergougnoux et Pierin.) ... Par contre, je me souviens que le livre de Mallet et Isaac avait été remplacé par celui de Jérôme Carcopino, qui a été sauf erreur, ministre de l'Éducation nationale de Pétain. Enseigner l'histoire aux petits Français « sous Pétain » avec un livre d'histoire écrit par un Juif, sans doute deux, quel sacrilège !!! Le professeur de sciences naturelles était monsieur Molinier... Il préparait un livre sur la flore en Provence. Craignant que son travail, compte tenu des circonstances (gouvernement de Vichy, occupation) ne soit réduit à néant, il nous faisait faire des fiches pour reproduire en plusieurs exemplaires ses propres fiches afin de les déposer en différents lieux pour être sûr d'en retrouver au moins un exemplaire à la fin de la guerre... En gymnastique j'avais réussi très rapidement, pour faire le saut en hauteur, « le rouleau californien » Biget qui habitait en face du lycée au cours Julien, le faisait bien aussi et sautait plus haut que moi !

Je rentre au lycée Thiers en octobre 1942. La zone « dite libre » est occupée le 11 novembre 1942 par l'armée allemande (aucun lien de cause à effet évidemment !) après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord. J'allais avoir 12 ans.

Marseille. Nuit du 22 au 23 janvier 1943. Le quartier de l'Opéra et les rues avoisinantes, dans un périmètre qui s'étendait jusqu'à la Canebière entre 23 heures et minuit, rafle des familles juives habitant ce quartier.

Dans la nuit, la plupart en pyjamas avec une veste ou un manteau, par un froid glacial, en cet hiver 42/43, deux cent cinquante familles juives sont arrêtées, pour être déportées via Drancy, à Sobibor en Pologne, d'où nul ne revint : hommes, femmes, enfants, vieillards.

Le lendemain, 23 janvier, ce fut l'évacuation du quartier du Vieux-Port. Les populations furent transférées à Fréjus où les hommes juifs furent séparés des autres habitants et déportés ensuite. La destruction du quartier du Vieux-Port eut lieu en cette fin janvier 1943. Mes parents avaient dans ces quartiers de nombreux amis et, rue Saint Saëns, une tante de ma mère, veuve et son fils Victor Algazi, qui échappèrent à la rafle de l'Opéra grâce à un commissaire de police.

Malgré ce danger évident mes parents et ma mère en particulier, pensaient que la destination des déportés était des camps de travail.

Qui pouvait imaginer l'inimaginable ?

Bonne année scolaire 1942-43 à Thiers avec tableau d'honneur. Passage en 5e avec mon cousin Germain (j'y reviendrai) et deux bons amis : André Combalbert qui devint plus tard l'élève du professeur Pailhas à l'hôpital de La Timone, René Ruyssem dont le père était capitaine au long cours et il fit lui-même l'école de la Marine marchande...

Premier trimestre 43-44 : bon Mais je n'ai pas vécu au lycée la fin du 2e trimestre.

Le 20 mars 1944, vers 13 h, nous étions à table. On sonne... Nous habitons une maison marseillaise, c'est-à-dire rez-de-chaussée, un étage. Nous habitons au premier, mon père, ma mère, mon jeune frère Edmond et moi. Au rez-de-chaussée, la famille Bertrand, qui avait accueilli dans cette maison mes parents, lorsque, jeunes mariés, ils s'y étaient installés en 1929. Madame Bertrand, qui avait cinq enfants, tous mariés, sauf une Paulette 20 ans, la plus jeune, assista ma mère lors de ses deux accouchements à la maison à l'époque avec une sage-femme. « je t'ai reçu dans mon tablier » me disait avec beaucoup d'affection madame Bertrand. Nous étions les « petits frères » des cinq enfants Bertrand. On sonne donc à la porte ce 20 mars 1944. Il est environ 13 heures. Ma mère ouvre. Trois jeunes hommes, 25 ans environ, manteau mastic pour deux d'entre eux, énoncent le nom de ma grand-mère puis de ma tante. Ma mère répond chaque fois « Ce n'est pas ici » - « Mizrahi ! c'est ici, gestapo française » a crié l'un d'eux. Deux des trois hommes se précipitent dans l'escalier, bousculent ma mère et mon père, le troisième restant en bas de l'escalier. Les Bertrand, le père, la mère et leur fille Paulette qui exceptionnellement était venu manger à midi ce jour-là, ouvrent leur porte du rez-de-chaussée. Ils ont immédiatement compris ; En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Paulette se précipite dans l'escalier, attrape mon frère (8 ans) et moi par la main. » Descendez. Qu'est-ce que vous faites ici ? Maman vous attend pour manger. Allez descendez. » Les trois hommes n'ont pas bronché, occupés qu'ils étaient à fouiller l'appartement (32m²) et l'armoire. Paulette et sa mère nous firent passer par la fenêtre du rez-de-chaussée « Allez chez René (il venait de se marier et habitait 500 m plus bas). Nous sommes partis en courant et sommes allés chez René et Gaby Bertrand qui habitaient au 2 rue de la Gorge, tout près de la rue d'Endoume. Nous leur

avons dit en pleurant ce qui se passait et nous avons attendus paniqués. Après un temps indéterminé, nous avons vu passer, de la fenêtre du premier étage de l'appartement de René, la traction avant noire qui emmenait nos parents. Nous ne les avons plus jamais revus.

L'inspecteur d'académie avait adressé fin 43, je pense (?) une circulaire aux directeurs d'école proposant aux parents qui le souhaitaient, d'envoyer leurs enfants en Auvergne pour échapper aux risques de bombardements alliés sur Marseille. Ma mère et ma tante nous ont inscrits auprès du directeur de l'école communale de la rue Candolle, mon frère Edmond, mon cousin Gaston et moi-même. Seul mon frère était encore à la communale. Mon cousin Gaston et moi y avons passé 6 ans avant d'aller au lycée Thiers. Le directeur avait accepté notre inscription pressentant sans doute le danger qui nous menaçait. Nous devions prendre le train pour Aurillac (Cantal) le 23 mars 1944. La Gestapo française est venue nous arrêter le 20 mars.

Informés de l'arrestation de nos parents par madame Bertrand et Paulette, monsieur et madame Durand, tous deux instituteurs à la rue Candolle, qui nous connaissaient comme élèves et comme voisins, ont gardé mon frère pendant trois jours. Ils habitaient 6 rue du roi René, nous au 20. Madame Senatore qui travaillait pour mon père qui était tailleur, me garda aussi trois jours. Elle habitait rue de la Gorge dans ce que l'on appelait « La Cité ». Ce fut pour elle un double risque car son mari était dans la clandestinité, FTP et communiste (à la Libération c'est le capitaine Senatore). Par ailleurs Paulette Bertrand était allé, alors que la Gestapo était encore chez nous prévenir ma tante qui habitait rue d'Endoume, pas très loin de chez nous. Elle est partie avec mon oncle et mon cousin immédiatement.

Le 23 mars donc, nous avons pris le train, gare Saint Charles, mon frère et moi accompagnés par madame Bertrand, mon cousin par ma tante pour Aurillac avec d'autres « petits réfugiés » marseillais mais nous en tant que « petits juifs ». Nous avons été accueillis par deux familles aurillacoises. Mon frère et mon cousin par la famille Laybros. Moi-même par la famille Tête. Le soir même, mon frère et mon cousin de leur côté, moi du mien, nous avons dit à ces familles d'accueil que nous étions juifs et que nos parents avaient été arrêtés. Familles catholiques, remarquables avec lesquelles nous avons conservé un contact permanent jusqu'à cette année encore.

J'ai terminé ma 5e au lycée Emile Duclau d'Aurillac, un peu raillé au début (oh ! Marseille !) je me suis accroché. Je suis admis en 4e. J'ai fait l'année complète, octobre 44 à octobre 45. J'ai frôlé le prix d'excellence. Je voulais à tout prix donner satisfaction à ma famille d'accueil. Aurillac fut libéré en août 1944 après avoir vu passer la « Panzerdivision SS » qui procéda au massacre d'Oradour-sur-Glane.

Marseille fut libérée en août 1944. A Pâques 45 à deux ou trois semaines de l'armistice (sic) du 8 mai 1945, ma tante est venue à Aurillac chercher mon cousin Gaston. Pour mon frère Edmond et moi, un conseil de famille avec mon oncle paternel et sa femme d'une part, mes deux tantes maternelles, leurs maris et ma grand-mère maternelle d'autre part, demandèrent à monsieur Bertrand qui avaient contribué avec sa femme et sa fille Paulette ainsi que leur fils René et sa femme Gaby à notre survie et notre sauvetage, demandèrent donc à Monsieur Bertrand, qui accepta, d'être officiellement notre tuteur. Mais où allions nous vivre mon frère et moi ? La pension fut évoquée, mes tantes ayant de très petits moyens. Ma grand-mère qui avait 71 ans, affirma qu'elle s'occuperait de nous et nous avons réintégré l'appartement où nous avons vécu en septembre 1945, le propriétaire ayant eu le magnifique geste de ne pas le relouer pendant 18 mois. Nous avons quitté Aurillac, les Laybros et les Tête après avoir vécu chez ces admirables familles 18 mois, de mars 44 à septembre 45. C'est l'O.S.E. (Œuvre de secours aux enfants), institution juive qui envoya un jeune homme nous chercher à Aurillac. Mon cousin avait réintégré le lycée Thiers pour y effectuer le troisième trimestre de l'année scolaire 44-45. En octobre 1945, nous étions à nouveau tous les deux en 3e dans la même classe. Mon frère retourna à la rue Candolle.

En sciences expérimentales, le professeur de philo était monsieur Raymond que j'avais eu en 6e en lettres. Il avait fait de la résistance et avait été torturé.